

UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE

rencontre avec David Grann

par Mikael Demets

Qu'il raconte l'histoire de l'imposteur Frédéric Bourdin (*Le Caméléon*), refasse l'enquête sur la condamnation à mort de Todd Willingham (*Trial by Fire*) ou s'embarque sur les traces des explorateurs de l'Eldorado (*La Cité perdue de Z*), David Grann sidère par l'immense qualité littéraire de ses reportages, palpitants comme des polars mais tenus par une grande rigueur journalistique. Sous la plume de ce reporter du *New Yorker*, le fait divers devient un prétexte pour fouiller les maux de notre société, suivre les traces de personnages extraordinaires, avec toujours, en toile de fond, une réflexion sur la vérité et sa propension maligne à se dissimuler derrière des couches et des couches de mensonges. Héritier de Truman Capote, de Hunter Thompson ou même de Fritz Lang, l'Américain possède cette sagacité, cette intelligence et cette ingéniosité narrative qui rendent ses textes si percutants.



Comment choisissez-vous les faits divers sur lesquels vous travaillez ?

Choisir la bonne histoire est probablement l'étape la plus difficile. Si la matière première n'a pas de pertinence, j'aurai beau faire tous les efforts du monde, il ne me restera pas beaucoup de marge de manœuvre. Ce qui va me captiver dans un fait divers, c'est un détail curieux, une énigme. Par exemple, pour *La Cité perdue de Z*, je me demandais ce qui avait bien pu inciter tant de gens à sacrifier leurs vies pour retrouver une civilisation légendaire, enfouie au cœur de la forêt amazonienne. L'Eldorado a-t-il vraiment pu exister dans cette jungle hostile ? Et si oui, quel en serait l'impact sur notre perception de l'Amérique précolombienne ? Cela m'intriguait. J'ai aussi écrit *Le Caméléon*, sur l'imposteur

français Frédéric Bourdin qui a fait croire à une mère du Texas qu'il était son fils disparu. Comment était-il possible qu'une mère puisse penser qu'un Français qui parlait anglais avec un accent marqué et avait des yeux d'une autre couleur que ceux de son fils était son enfant ? Voilà le genre de questions qui m'interpelle.

Qu'est-ce qui fait la différence entre un fait divers banal et un fait divers intéressant ?

Un bon fait divers comporte plusieurs éléments essentiels : un personnage atypique, une histoire qui a une certaine emprise sur le lecteur et prend des virages inattendus, un sujet qui s'ouvre sur un monde insoupçonné. Et puis, enfin, il faut y trouver une dimension intellectuelle, un sens plus profond. Si je suis attiré par des personnages comme l'explorateur

victorien Percy Fawcett et Bourdin le mystificateur, c'est parce qu'ils sont aussi complexes et riches que n'importe quel personnage de fiction. Non seulement ils font des choses intéressantes, mais ils vivent aussi des vies intérieures captivantes.

Ce qui vous intéresse dans les faits divers, c'est leur capacité à refléter certains comportements de notre société.

Il existe une quantité infinie de faits divers, mais mon souhait est de toujours dégoter ceux qui sont susceptibles de jeter la lumière sur quelque chose de plus grand, à propos de nous-mêmes ou de notre société. Ainsi, mon enquête sur l'exécution de Todd Willingham tente de comprendre si un homme innocent a été exécuté et soulève donc, par ricochet, la question de la peine de mort aux Etats-Unis.

Extrait de *Trial by Fire*, éditions Allia, pages 52-54

« Même si la baby-sitter avait été le seul témoin présenté par la défense pendant le procès, plusieurs membres de la famille, dont Stacy [son ex-femme, NDLR], avaient témoigné pendant la phase précédant le délibéré de la sanction pénale : ils avaient alors demandé au jury d'épargner la vie de Willingham. Alors que Stacy se trouvait à la barre des témoins, Jackson l'avait questionnée avec insistance sur la « signification » « du très grand tatouage en forme de crâne, encerclé par une sorte de serpent », que Willingham arborait.

« Ce n'est qu'un tatouage », répondit Stacy.

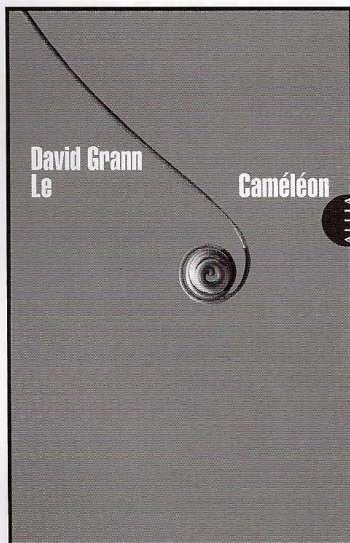
« Il aime simplement les crânes et les serpents, c'est bien cela que vous êtes en train de dire ? »

« Non. Il avait juste... Il porte ce tatouage. »

Le ministère public se basa sur ce type de preuves pour affirmer que Willingham avait un profil de sociopathe, et présenta deux experts médicaux pour confirmer sa théorie. Aucun des deux n'avait rencontré Willingham. L'un d'entre eux, Tim Gregory, était psychologue (...).

A un moment donné, Jackson montra à Gregory la preuve numéro 60 : une photo d'une affiche d'Iron Maiden qui était accrochée dans la maison de Willingham. Il demanda au psychologue de l'interpréter.

« C'est une photo d'un crâne et d'un poing passant à travers », déclara Gregory ; l'image évoquait « la violence » et « la mort ». Gregory regarda d'autres photos d'affiches de groupes de rock que possédait Willingham. « Il y a un crâne recouvert d'une capuche, avec des ailes et une hache, continua Gregory. Et tout ceci est en feu. Cette symbolique me fait penser à l'enfer. Et puis il y a une photo : une affiche de Led Zeppelin, qui représente un ange en train de tomber. J'y vois une association à des activités sectaires. Une focalisation sur la mort, le fait de mourir. Souvent les gens qui possèdent de nombreux objets de ce même genre artistique montrent un intérêt pour le satanisme. »



QUI DÉRANGE avec David Grann

« Il existe une quantité infinie de faits divers, mais mon souhait est de toujours dégoter ceux qui sont susceptibles de jeter la lumière sur quelque chose de plus grand, à propos de nous-mêmes ou de notre société. »

Justement, avez-vous été satisfait de voir que ce livre avait relancé le débat sur la peine de mort, même si cela n'a finalement pas changé la situation ?

Comme souvent, je ne connaissais pas grand-chose au sujet avant de commencer mon investigation. J'étais d'abord attiré par la question de savoir si un homme innocent avait été exécuté dans le cadre du système judiciaire moderne des Etats-Unis ce qui, officiellement, n'est encore jamais arrivé. C'est seulement lorsque je me suis mis à approfondir mes recherches que j'ai été sidéré par les éléments que je trouvais : il faut quand même rappeler que des posters de rock et des tatouages ont servi de preuves pour accuser un homme d'être un sociopathe ! Sans compter que son exécution est fondée sur des théories relevant de la sorcellerie... Après la publication de *Trial by Fire*, j'ai été choqué que certaines personnes impliquées tentent d'empêcher une révision du raisonnement boiteux qui avait mené à l'exécution de Willingham. Mais, au final, je crois que ces tentatives

ont encore plus attiré l'attention sur cette affaire.

Vos livres sont hantés par la question de la vérité et du mensonge. Dans *Le Caméléon* par exemple, on ne sait plus qui ment à qui, qui piège qui. Ce jeu semble vous fasciner.

Je pense qu'en tant que journaliste, on est toujours intéressé par ce problème : différencier ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas. Beaucoup de personnages sur lesquels j'ai écrit sont torturés par cette même question. Ce qui m'a fasciné avec *Le Caméléon*, c'est le moment où l'escroc se met subitement à soupçonner qu'il est lui-même en train de se faire berner. Après avoir toujours trompé les autres, il est donc contraint, malgré lui, de jouer le rôle de celui qui cherche la vérité.

A vous ensuite de déceler le vrai du faux.

Je crois en la vérité et la pourchasse sans relâche. Je passe des mois et même des années à tenter de déterminer une histoire, à y trouver un sens, à déterminer les faits. Mais on a beau

vouloir jouer les Sherlock Holmes, le Superman de la Raison, on reste de pauvres mortels : cette quête est pétrie de difficultés, entravée par des gens qui mentent et des documents qui se détériorent. Donc, pour moi, l'essentiel revient parfois à montrer les embûches qui jonchent le chemin menant à la vérité. C'est ce qui, selon moi, rend ces histoires si intéressantes : ce ne sont pas des fables ; au contraire, elles renvoient au désordre de la vie et à l'instabilité de la vérité. Même *Trial by Fire* aborde cette question. Les enquêteurs et les autorités ont bâti tout un récit pour reconstituer le crime, récit qui reposait en fait sur une science bidon, des partis pris et des mythes. En l'occurrence, ce récit-là a eu des conséquences tragiques et fatales, puisque Willingham l'a payé de sa vie.

Dans *Un crime parfait*, vous citez cette phrase de Nietzsche : « Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations. » C'est un peu votre ligne directrice, non ?

Ce que j'espère montrer, c'est cette manière qu'ont les gens, bien

souvent, de sélectionner certains faits, pour les réarranger et construire de nouvelles histoires, de telle sorte que les faits d'origine finissent par endosser de nouvelles significations et une nouvelle raison d'être. Parfois, les personnages le font consciemment parce qu'ils veulent cacher la véritable histoire – par exemple, un crime. D'autres fois, ils le font tout simplement parce qu'ils sont faillibles et aveuglés par leurs propres duperies, ou parce qu'ils négligent une pièce à conviction essentielle. *Un crime parfait* traite de la difficulté qui entrave l'élucidation d'un crime, noyé dans un tourbillon de versions fictives et contradictoires.

Dans vos ouvrages, vous décrivez souvent votre processus d'écriture, vos tergiversations, vos déplacements, vos impressions, si bien que vous semblez assez proche du journalisme Gonzo. Qu'en pensez-vous ?

J'adore une grande partie du journalisme Gonzo des années 1960 et 1970. Ce que j'ai retenu dans le travail d'écrivains Gonzo comme Hunter Thompson, c'est non seulement leur manière de raconter une histoire, mais aussi celle de la quête en elle-même, un peu folle. Sinon, dans le domaine de la non-fiction, deux livres ont évidemment beaucoup compté pour moi : *De sang-froid*, de Truman Capote et *Le Chant du boureau*, de Norman Mailer.

On a aussi l'impression que le roman noir a une certaine influence sur vous.

Je lis beaucoup de romans noirs et de polars – récents et anciens. Je citerai parmi mes favoris *Un coup d'un seul*, de Elmore Leonard, *Assurance sur la mort*, de James M. Cain, *Sur un air de navaja*, de Raymond Chandler, *Épitaphe pour un espion*, d'Eric Ambler. Et n'oublions pas *Crime et châtiment*, de Dostoïevski ! ■

Propos traduits de l'anglais par Tania Brimson.

Quatre des ouvrages de David Grann sont disponibles en français : *Le Caméléon*, *Un crime parfait* et *Trial by Fire* sont parus chez Allia. *La Cité perdue de Z* a été publié chez Robert Laffont.

Extrait de *Trial by Fire*, éditions Allia, pages 71-73

« Willingham, connu comme le « tueur de bébé », était la cible d'attaques. « La prison est un lieu violent, et avec un dossier comme le mien, ils ne vous accordent jamais le bénéfice du doute », écrivit-il à ses parents. Après avoir essayé de se battre contre un prisonnier qui le menaçait, Willingham dit à un ami que s'il ne s'était pas défendu, plusieurs prisonniers l'auraient « battu ou violé, ou », puis sa pensée s'égara.

D'année en année, les lettres que Willingham envoyait chez lui témoignaient d'un désespoir croissant. « C'est un endroit dur, qui rend dur à l'intérieur. Une chose que je m'étais dite, c'est que je ne laisserais pas cet endroit me rendre amer, mais c'est difficile. » Il continua : « Ils ont [exécuté] au moins une personne chaque mois depuis que je suis ici. C'est insensé et violent. Vous voyez, ici, nous ne vivons pas, nous faisons qu'exister. » En 1996, il écrivit : « J'essaie simplement de comprendre pourquoi, après avoir eu une femme et trois enfants que j'aimais, ma vie doit se terminer comme ça. Et parfois, j'ai l'impression que cela n'en vaut même pas la peine. Au cours des trois ans et demi que je viens de passer ici, je n'ai jamais eu autant l'impression que ma vie était inutile et désespérée. » Il consigna dans une lettre que, depuis l'incendie, il avait l'impression qu'on effaçait progressivement sa vie. Il regardait de manière obsessionnelle les photos de Stacey et des enfants qu'il gardait dans sa cellule. « Il y a si longtemps, c'est si loin, écrivait-il dans un poème. Tout cela a-t-il vraiment existé ? » Les détenus du couloir de la mort se trouvent dans une prison où il n'existe aucun programme de réinsertion, d'éducation ou de formation. En 1999, (...) Willingham et 459 autres détenus des couloirs de la mort furent transférés vers un autre établissement plus sécurisé à Livingston, au Texas. Willingham se retrouva à l'isolement, durant 23 heures par jour dans une cellule de 6 mètres carrés. Il essaya de se distraire en dessinant des « trucs d'amateur », comme il disait, et en écrivant des poèmes. »

